

Peter Frost

FEMMES CLAIRES HOMMES FONCÉS



Les racines oubliées du colorisme

Femmes claires, hommes foncés

Les racines oubliées du colorisme

Peter Frost

Femmes claires, hommes foncés

Les racines oubliées du colorisme

Préface de

Pierre L. van den Berghe



**Presses de
l'Université Laval**

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société d'aide au développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise de son Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Conception de la couverture et infographie: Hélène Saillant

© Les Presses de l'Université Laval 2010
Tous droits réservés. Imprimé au Canada
Dépôt légal 4^e trimestre 2010

ISBN 978-2-7637-9033-6
ISBN-PDF 9782763710334
ISBN-ePUB 9782763711256

Les Presses de l'Université Laval
Pavillon Maurice-Pollack
2305, rue de l'Université, bureau 3103
Québec (Québec) G1V 0A6
Canada
www.pulaval.com

Table des matières

Remerciements.....	XI
Préface	XIII
Avant-propos	XVII
Liste des tableaux	XXI
Liste des figures	XXII
Liste des illustrations.....	XXIII
Chapitre 1	
La période charnière.....	1
LA COULEUR DE LA PEAU, LA FÉMINITÉ ET LA VIRILITÉ....	4
LA COULEUR DE LA PEAU ET LES RELATIONS ETHNIQUES.....	8
Chapitre 2	
Après.....	23
LE MODÈLE FRANÇAIS EN AMÉRIQUE	27

Chapitre 3	
Avant	35
LE DÉBUT DE LA TRAITE DES NOIRS	38
LE CHRISTIANISME ET LE COLORISME	43
LA FIN DU MONDE ANTIQUE.....	52
Chapitre 4	
Ailleurs	61
LA COULEUR DE LA PEAU CHEZ LA FEMME	62
La domination européenne	64
La stratification sociale	68
L'enfermement.....	70
LA COULEUR DE LA PEAU CHEZ L'HOMME	71
LA COULEUR DE LA PEAU CHEZ L'ENFANT	73
LA COULEUR DE LA PEAU ET LES RELATIONS ETHNIQUES.....	74
Le monde musulman	75
L'Inde.....	76
La Mélanésie – la Polynésie	78
Chapitre 5	
Les variations et les exceptions	83
LA DISCRIMINATION CONTRE L'ALBINOS	87
LA FILLE BRUNE, ÉROTISME ALTERNATIF EN EUROPE PRÉMODERNE	90
LA MODE DU BRONZAGE	91
Et si les bienfaits de santé n'ont jamais été?	100
Enfin, pourquoi?	102

Chapitre 6**La différence pigmentaire entre les femmes****et les hommes**..... 107

LA PIGMENTATION CONSTITUTIVE..... 108

LA PIGMENTATION FACULTATIVE 119

L'ACCENTUATION CULTURELLE 120

L'évitement du soleil..... 120

Le maquillage..... 124

Les décolorants 125

Et les hommes?..... 127

Chapitre 7**Les origines**..... 131LA DIFFÉRENCE PIGMENTAIRE ENTRE LES FEMMES
ET LES HOMMES..... 134LE TEINT ET LA RECONNAISSANCE DE L'IDENTITÉ
SEXUELLE..... 136

LE TEINT ET L'ATTIRANCE SEXUELLE..... 139

MON ÉTUDE AUPRÈS DES ENFANTS..... 141

MON ÉTUDE AUPRÈS DES FEMMES..... 143

DES ÉTUDES PORTANT SUR LES QUALITÉS ASSOCIÉES
AUX TEINTS CLAIR ET FONCÉ..... 146

MON ÉTUDE AUPRÈS DES AÎNÉS..... 149

SYNTHÈSE DES RÉSULTATS 152

Conclusion..... 155

Recension ethnographique..... 161

AFRIQUE SUBSAHARIENNE 161

– Afrique de l'Ouest..... 161

– Afrique centrale 163

– Afrique de l’Est	163
– Afrique australe.....	165
EUROPE.....	166
ASIE ET AFRIQUE DU NORD	167
– Asie de l’Ouest.....	167
– Asie du Sud	167
– Asie de l’Est.....	168
– Asie du Sud-Est.....	170
OCÉANIE	171
AMÉRIQUE DU NORD	174
AMÉRIQUE DU SUD	176
Bibliographie.....	179

Remerciements

Ce livre est avant tout le fruit de mon passage au Département d'anthropologie de l'Université Laval, plus particulièrement au programme de maîtrise (1984-1986) encadré par Bernard Saladin d'Anglure (directeur), Mikhaël Elbaz (conseiller) et Francis Forest (lecteur externe), suivi d'un programme de doctorat (1987-1995) encadré par Bernard Saladin d'Anglure (directeur), Marc-Adélarde Tremblay (directeur par intérim), Denys Delage (conseiller), Gilles Gagné (conseiller), Émile Crognier (lecteur externe) et Paul Charest (lecteur externe).

Au cours du programme de maîtrise, j'ai bénéficié de l'aide de Pierre L. van den Berghe, de l'Université de Washington, qui m'a encouragé dans ma recherche en me fournissant une bonne partie de la matière ethnographique se trouvant dans le présent ouvrage. Notre collaboration a donné lieu à une série de conférences, données pendant l'été de 1985, puis à un article écrit en commun, publié l'année suivante. Malgré certaines différences d'interprétation, nous partageons le même intérêt pour les interactions entre la nature et la culture.

Ma thèse de doctorat s'est articulée autour de trois enquêtes. La première (1987) porte sur les enfants d'âge préscolaire de sept garderies de la région de Québec : *Au Carroussel Enfantin*, *Au Petit Poucet*, *L'Éveil Enfantin*, *Jardin des Anges*, *Monsieur La Grosse Bedaine*, *Les*

Merveilles de Justin, La Pomme Cannelle et Les Souriceaux. Pour mesurer leur poids, leur taille et leur adiposité, j'ai engagé Jean Lamontagne, étudiant en éducation physique.

La deuxième enquête (1989) porte sur des personnes âgées de l'île aux Coudres. Pour recruter les informateurs, pour m'accompagner pendant les entrevues et pour transcrire les enregistrements, j'ai engagé Chantale Perron, insulaire et guide touristique. Sa connaissance de la localité a énormément facilité mon travail, tout comme l'hospitalité des informateurs. Je tiens également à remercier Gérard Desgagnés, propriétaire du musée local, qui m'a recommandé madame Perron et m'a fait découvrir l'île.

La troisième enquête (1991) porte sur des femmes provenant des départements de médecine, d'ergothérapie et de physiologie de l'Université Laval ainsi que du chœur *Les Rhapsodes*. Je les remercie pour leur collaboration de même que Caroline Daigle et Martin Vaillancourt pour leur travail de montage photographique. Enfin, je remercie Jean-Marc Daigle pour son analyse statistique.

Avec l'arrivée d'Internet, de plus en plus de gens m'ont contacté relativement à mes recherches. Parmi eux, je dois mentionner David M. Goldenberg, spécialiste des études juives, qui a grandement enrichi mes connaissances sur le colorisme du monde ancien. C'est grâce à mes échanges avec lui et d'autres que le présent livre a pris forme, dont la première ébauche a été relue, commentée et révisée par plusieurs, notamment Jeanne Villeneuve, Denis Ledoux, Michel Cabanac et Bernard Saladin d'Anglure, ce qui m'a incité à l'étoffer considérablement.

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération canadienne des sciences humaines, de concert avec le programme d'aide à l'édition savante (PAES), dont les fonds proviennent du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.

Préface

Il est rare qu'un travail de sciences sociales réunisse autant de données disparates autour d'un phénomène quasi universel tel que celui que j'ai appelé le syndrome de Blanche-Neige. En effet, il existe une préférence culturelle pratiquement universelle pour le teint clair, particulièrement chez les femmes. Si cette préférence était sexuellement symétrique et limitée aux sociétés et aux peuples soumis à l'hégémonie européenne, on pourrait supposer, comme bien d'autres, qu'il s'agit tout simplement de l'adoption de critères de beauté européens. Mais de très nombreux faits ne concordent pas avec cette hypothèse.

Pratiquement toutes les cultures, même celles peu ou pas exposées à l'impérialisme européen et celles dont les membres sont très pigmentés, expriment une préférence marquée pour la peau claire chez les femmes, mais beaucoup sont indifférentes à la pigmentation des hommes, voire les préfèrent plus foncés. Seules les sociétés hautement stratifiées étendent leur « leucophilie » aux deux sexes et, encore, souvent pas également. Par exemple, aux États-Unis d'Amérique, société raciste s'il en est, la « blancheur » est certes un gros avantage social, tant pour les « Blancs » que pour les « Noirs » à peau claire, mais parmi ces derniers l'avantage sur le marché matrimonial est nettement plus fort pour les femmes que pour les hommes.

Par ailleurs, la leucophilie ne se limite ni aux sociétés historiquement dominées par l'Europe ou l'Amérique du Nord ni aux séquelles du colonialisme et de l'esclavage africain. On la trouve dans l'Espagne mauresque (où la classe dominante était plus pigmentée que les paysans indigènes) et dans nombre de sociétés non ou guère colonisées, telles le Japon et l'Éthiopie. Déjà, en 1986, nous avons, Peter Frost et moi, rapproché les fluctuations de la pigmentation dans les deux sexes avec les préférences culturelles, en suggérant que la sélection sexuelle a été le trait d'union entre la nature et la culture. En fait, dans tous les groupes humains, indépendamment de leur degré moyen de pigmentation, les jeunes femmes fécondables sont visiblement plus claires de peau que leurs contemporains mâles.

De plus, leurs fluctuations individuelles de pigmentation concordent avec leur production d'hormones sexuelles durant leurs cycles mensuels et leurs grossesses. Pour Peter Frost, la peau plus claire des femmes serait une des nombreuses manifestations de néoténie (apparence juvénile) chez elles, un mécanisme favorisant la protection et l'investissement des mâles. Pour ma part, je préfère l'hypothèse que les fluctuations de la pigmentation chez la femme, dans la mesure où les hommes les perçoivent consciemment ou inconsciemment, constituent un signal de fécondabilité. Les deux hypothèses ne s'excluent d'ailleurs pas mutuellement. On peut très bien, en effet, préférer généralement les femmes claires et trouver celles qu'on aime plus désirables quand leur teint est au plus clair de leur cycle mensuel, c'est-à-dire quand elles sont les plus susceptibles de concevoir.

Ici, Peter Frost va bien au-delà de notre article en commun de 1986. D'abord, il rassemble une vaste quantité de données culturelles, allant de la littérature à la peinture, démontrant l'universalité du syndrome de Blanche-Neige, que cette préférence soit consciente ou non. Par exemple, dans une société comme les États-Unis, où les différences de pigmentation entre groupes ethniques ou « raciaux » sont plus grandes que celles entre hommes et femmes d'un même groupe, la préférence, consciente ou non, au sein de chaque groupe ethnique pour les femmes à teint clair reste constante.

Ensuite, Peter Frost étaye sa thèse de sélection sexuelle en rassemblant les données hormonales pour les fluctuations de pigmentation dans les deux sexes, selon l'âge et la fécondabilité. En outre, il résume les résultats de ses propres études sur les préférences de ses sujets. Finalement, il couronne sa synthèse en suggérant que le syndrome de Blanche-Neige est peut-être ancré dans un « précâblage » (*hard-wiring*) du cerveau humain. Il s'agirait ici de la découverte d'un lien direct entre une prédisposition biologique et une préférence culturelle, encore que ce précâblage reste à prouver. Les deux se renforceraient réciproquement dans le grand jeu de la sélection sexuelle.

Même si cette thèse peut effaroucher, voire scandaliser, la majorité de nos collègues en sciences sociales, elle mérite pour le moins d'être soit poursuivie, soit mise en question par une contre-hypothèse qui rivalise avec le pouvoir explicatif que Peter Frost met en jeu. Le moment est venu pour les sciences sociales de prendre l'évolution biologique du comportement de notre espèce au sérieux et de chercher à comprendre les nombreux liens entre notre nature et notre culture. Ce qui est aberrant en sciences sociales, ce n'est pas de suggérer des liens entre nature et culture, mais de postuler une rupture entre elles, un mystérieux passage de l'une à l'autre.

Pierre L. van den Berghe
University of Washington, Seattle

Avant-propos

Ce livre s'inscrit dans un domaine d'études qui se développe depuis une vingtaine d'années, surtout à l'école de psychologie de l'Université de Saint Andrews et au Face Research Lab de l'université d'Aberdeen, en Écosse, ainsi qu'au Sinha Laboratory for Vision Research du Massachusetts Institute of Technology, aux États-Unis. J'y ai contribué moi-même par mes recherches à l'Université Laval.

Ce domaine procède de la constatation que nous n'apprenons pas à reconnaître si un visage humain est masculin ou féminin. Nous possédons, dès la naissance, un algorithme « précâblé » qui accomplit cette tâche en utilisant certains indices spécifiques à chaque sexe, dont le teint. Plus précisément, l'homme paraît brun-rougeâtre par rapport à la femme, et ce, en raison de sa peau plus riche en mélanine et en hémoglobine. La femme étant relativement pâle, son visage affiche un plus grand contraste lumineux, c'est-à-dire une luminosité de la peau plus prononcée par rapport à celle de ses lèvres et de ses yeux. Ces indices semblent servir non seulement à la reconnaissance de l'identité sexuelle, mais aussi à la réalisation d'autres tâches mentales, comme l'attraction sexuelle, la dominance sociale et la distanciation émotionnelle.

Sur cette question, je porte un regard anthropologique en décrivant la perception humaine de la couleur de la peau dans des temps et des lieux où celle-ci servait à distinguer l'homme de la

femme. Je décris aussi la transformation de cette marque d'identité sexuelle en marque d'identité ethnique. Il s'agit d'une transition historique qui a eu cours à maintes reprises, dans plusieurs aires culturelles, et dont la principale correspond à l'expansion du monde européen des cinq derniers siècles.

Le présent ouvrage s'ouvre à la veille de cette expansion. À mon avis, c'est le meilleur point de départ pour expliquer ce type de transition historique. Posons la question : à quel moment faut-il situer le début des préjugés contre la peau foncée ? La plupart des gens répondront aux XVI^e et XVII^e siècles, soit lors de la montée de l'esclavage des Noirs et de l'expansion du monde européen. On doit donc prévoir cette réponse en démontrant l'antériorité de ces préjugés. Or, antérieurement, ils ne comportaient pas de signification ethnique ; ils consistaient plutôt en une esthétique sexuelle reliant la peau claire à la féminité et la peau foncée à la masculinité. C'est pourquoi je propose une relecture de l'histoire qui commence bien avant l'historiographie habituelle.

Enfin, ce livre ne prétend pas être une histoire générale du racisme. C'est une étude de certaines valeurs antérieures au racisme (si on veut employer ce terme) qui auraient influencé son développement. De même, si je laisse de côté certains spécialistes de l'ethnicité ou du conflit social, ce n'est pas pour mépriser leurs œuvres, mais pour ne pas trop dépasser la thématique.

Passons à moi-même. Qu'est-ce qui m'a amené à cet objet de recherche ? À ma souvenance, l'étincelle a pris feu au début de mes études universitaires grâce à un article intitulé « La perception sociale de la couleur de la peau au Japon ». Selon son auteur, Hiroshi Wagatsuma, les Japonais manifestent pour la « blancheur » ou la « noirceur » de leur peau certains sentiments qui découlent de l'identité sexuelle, soit le teint clair comme la marque de la femme et le teint foncé comme la marque de l'homme. Or, ce serait à partir de ces sentiments qu'ils auraient eu leurs premières réactions face à la peau blanche de l'Européen et à la peau noire de l'Africain.

Intrigué, j'ai cherché d'autres textes de ce genre. Mes trouvailles incluaient l'essai de Bernard Lewis sur le monde musulman, *Race and Color in Islam*, ainsi que de courtes références ça et là dans

la littérature ethnographique et, parfois, des articles comme celui d'Edwin Ardener sur les Ibo du Nigeria. Mais il ne semblait exister aucune analyse globale du « colorisme » en tant que valeur indigène et, en général, il était présenté comme un fétiche européen que d'autres peuples auraient adopté par imitation.

Entre-temps, je suis tombé sur un texte d'anthropologie physique affirmant que la peau féminine est naturellement moins pigmentée que la peau masculine dans toutes les populations humaines. Cette constatation m'a été confirmée par d'autres articles scientifiques, dont un grand nombre provient du Japon et de l'Inde. Est-ce parce que ces sociétés associent toujours la peau claire à la féminité et la peau foncée à la masculinité? Je l'ignore.

Voilà mes premières sources. Quant à ce qui a facilité leur accueil dans ma pensée, c'est le désir de comprendre le monde dans un cadre moins eurocentrique, non par rectitude géopolitique, mais pour mieux saisir la nature humaine. Car toute discussion de ce sujet reflète inévitablement les expériences du monde européen, surtout celles de son expansion vers les Amériques, l'Afrique, l'Asie et l'Océanie. De là, on passe presque par réflexe à l'histoire de l'esclavage et du colonialisme.

Enfin, parlons de ma formation idéologique. Que dire? Comme beaucoup de ma génération, je me suis impliqué dans des mouvements sociaux. J'étais un idéaliste qui voulait défendre les dépossédés et les déshérités face au rouleau compresseur du monde occidental. Je n'étais pas seul à raisonner ainsi; mes amis et mes collègues pensaient de même. Cela dit, j'appréciais peu les « zombies » parmi nous, ces militants qui croyaient sans grande conviction ou, pire encore, sans réflexion.

Parfois, on me demande si je suis structuraliste. Je le suis par formation, et par désir de chercher certaines tendances récurrentes parmi les diverses cultures humaines, c'est-à-dire des *patterns* qui découlent de la structure même du cerveau, de ces algorithmes mentaux qui arbitrent les choix inconscients de la vie. On peut dire que je suis le « petit-fils universitaire » du fondateur du structuralisme, car Claude Lévi-Strauss a dirigé la thèse doctorale de mon directeur de thèse, monsieur Saladin d'Anglure. Aujourd'hui décédé,

monsieur Lévi-Strauss se considérait comme « un homme du XIX^e siècle », une façon de se distancier de certaines tendances du XX^e. C'était aussi sa façon de critiquer divers collègues pour avoir oublié leur mission de comprendre la nature humaine, particulièrement en créant une fausse rivalité entre le déterminisme culturel et le déterminisme biologique. Il la leur a rappelée lors d'une conférence donnée à l'Université Laval en 1979¹ :

[...] je ne me sentirais véritablement ni anthropologue ni structuraliste si je n'acceptais pas que l'on discute toutes les questions, et celle de la part respective de l'inné et de l'acquis dans la culture humaine me semble être une des plus importantes que nous puissions et devons nous poser.

Évidemment, on me demande aussi si je suis sociobiologiste. Ou évolutionniste. Ou néodarwinien. Je ne suis pas hostile à cet étiquetage, mais ce sont des mots qui ne signifient pas forcément la même chose pour moi que pour d'autres personnes. Oui, j'ai connu quelques penseurs catalogués ainsi, surtout Pierre van den Berghe et Michel Cabanac. Cependant, tel Claude Lévi-Strauss, mes idées viennent généralement d'auteurs longtemps disparus pour qui l'appartenance idéologique comptait peu.

S'il faut m'étiqueter, j'aimerais « enfant curieux », celui qui veut tout savoir et qui comprend mal la gêne qu'éprouvent les adultes.

1. C. Lévi-Strauss, *Claude Lévi-Strauss à l'université Laval, Québec (septembre 1979)*, préparé par Yvan Simonis, Documents de recherche n° 4, Laboratoire de recherches anthropologiques, Département d'anthropologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval, 1985, p. 24.

Liste des tableaux

1. Population d'esclaves au XV ^e siècle selon l'ethnie et le sexe	13
2. Préférence pour la peau claire. Nombre de sociétés, selon l'aire géographique	63
3. Études contrastant le teint féminin et le teint masculin	113
4. Teint de la marionnette préférée, selon la question posée, le sexe et la race de l'enfant.....	140
5. Île aux Coudres: qualités associées aux teints clair et foncé.....	152

Liste des figures

1. Pouvoir réflecteur de la peau dans le spectre visible, homme et femme.....	111
2. Évolution du pouvoir réflecteur de la peau avec l'âge (Espagnols et Indiens).....	115
3. Évolution de la graisse sous-cutanée avec l'âge.....	118
4. Synthèse des œstrogènes chez l'enfant.....	142

Liste des illustrations

<i>Adam et Ève expulsés du Paradis</i> , XV ^e siècle.....	20
Frontispice d' <i>Othello</i> , édition de Nicholas Rowe, 1709.....	21
<i>Les Vieux</i> – gravure sur bois, Québec, Musée historique de Vaudreuil, photographié par Jean-Claude Dupont.....	33
<i>Statue représentant peut-être la grande déesse babylonienne</i> , Babylone, III ^e siècle avant notre ère (Louvre)	54
<i>Chef de bureau du roi et sa femme</i> , Égypte, vers 1400 avant notre ère (Louvre)	55
<i>L'inspecteur des scribes et sa femme</i> , Égypte, vers 2350 avant notre ère (Louvre).....	56
<i>Deux danseurs</i> , Étrurie, Tombe des lionnes, Tarquinia.....	57
<i>Sarcophage, dit sarcophage des époux</i> , Étrurie, Cerveteri, vers 520-510 avant notre ère (Louvre).....	58
<i>Arcadie(?) et Hercule</i> , Herculanéum, I ^{er} siècle	59
<i>Hommes et femmes aztèques, Codex Magliabecchi XIII</i>	81
Albinos des îles Trobriand. Photo tirée de <i>La vie sexuelle des sauvages</i> , de Bronislaw Malinowski	104
La peau bronzée est entrée dans la mode féminine au milieu des années vingt (<i>Vogue</i> , 22 juin 1929).....	105
Visage de femme moyen et visage d'homme moyen. Images tirées de « Why cosmetics work » de Richard Russell (2010).....	108
Cérusse (carbonate de plomb).....	129
Paire de visages. Étude de Richard Russell, Sinha Laboratory for Vision Research, MIT	154

CHAPITRE 1

La période charnière

L'ouverture de l'Europe sur le monde et la racialisation de la couleur de la peau

Lequel est arrivé en premier : l'esclavage des Noirs ou les préjugés à l'égard de la couleur de la peau ? Ces derniers seraient-ils un legs du premier ? Ou bien est-ce l'inverse ? Le « colorisme » étant déjà existant, aurait-il déshumanisé l'esclavage à mesure que les asservis étaient des personnes à la peau noire ?

C'est la question de la poule ou de l'œuf. Certains historiens cherchent la réponse en examinant les débuts de l'esclavage en Amérique, ce moment où la couleur de la peau aurait acquis sa signification actuelle. Dans ce temps-là, selon Oscar et Mary Handlin, la peau noire n'avait pas encore de signification négative, du moins pas assez pour condamner l'esclave africain à une catégorie à part. C'était simplement un individu moins libre que les autres. D'ailleurs, personne n'était vraiment libre. Tous se trouvaient liés d'une manière ou d'une autre par des obligations à longue échéance. Si l'échéance était lointaine et les conditions de travail dures, on se faisait appeler

« esclave », mais ce mot ne possédait pas de sens juridique ni de sens racial. La servitude de longue durée frappait autant l'*indentured servant* venu d'Europe que le laboureur amené d'Afrique. Ce ne serait que plus tard, avec l'affranchissement du premier et, par conséquent, l'identification totale de l'esclavage à la peau foncée, que se manifesterait le mépris pour l'Africain en tant que Noir¹.

Cette conclusion est contestée par un autre historien. Selon Carl N. Degler, la discrimination de fait, sinon de droit, remonterait à 1640, à peine vingt ans après la première arrivée des esclaves noirs à Jamestown. Une pratique plus dure à l'endroit de l'Africain noir, libre ou esclave se discernait déjà dans la perception des impôts, la durée de la servitude, le droit de porter des armes et la punition pour des crimes comparables. Si les recueils de droit ignoraient la discrimination raciale avant 1660, c'est parce que les préjugés commencent par circuler dans la vie des gens, de façon informelle, avant de se concrétiser dans les lois. Alors, Degler inverse la relation de cause à effet. Ce n'est pas l'esclavage qui aurait causé le colorisme. C'est plutôt ce dernier qui aurait créé l'esclavage des temps modernes, en accentuant son caractère héréditaire et en le transformant en système de castes².

Après un examen des deux côtés de la question, un troisième historien, Winthrop Jordan, conclut que le colorisme côtoyait déjà l'esclavage chez les premiers colons³. Pour trancher la question de la poule ou de l'œuf, il faudrait donc remonter plus loin dans le temps et l'espace, au Moyen Âge et de l'autre côté de l'Atlantique.

Pourtant, l'Europe médiévale connaissait mal les peuples à la peau foncée. Ses peintures représentaient l'Africain noir avec peu de

-
1. R. Starr et R. Detweiler, *Race, Prejudice and the Origins of Slavery in America*, Cambridge (Mass.): Schenkman Publishing Co., 1975.
O. Handlin et M.F. Handlin, « Origins of the Southern Labor System », *William and Mary Quarterly*, 3rd series, 7: 199-222, 1950.
 2. C.N. Degler, « Slavery and the Genesis of American Race Prejudice », *Comparative Studies in Society and History*, 2: 49-66, 488-495, 1959.
 3. W. Jordan, *White over Black: American Attitudes toward the Negro, 1550-1812*, Williamsburg: University of North Carolina Press, 1968.

réalisme : on dirait que l'artiste n'en avait jamais vu⁴. Cette ignorance découlait de plusieurs raisons, dont le piètre état des voies de communication à l'intérieur de l'Europe, la mainmise musulmane sur celles menant en Asie et en Afrique et, enfin, une économie de subsistance où on pouvait se procurer des serviteurs localement et où le commerce international se limitait la plupart du temps aux objets de luxe. Donc, c'était d'habitude un peuple voisin et d'aspect similaire qu'on méprisait. L'Autre se singularisait par ses attributs culturels, comme ses mœurs, ses croyances et sa langue. Évidemment, il existait des peuples lointains d'aspect différent, mais on en rencontrait très peu et, souvent, on ignorait même leur existence.

Nous avons perdu de vue non seulement la poule, mais aussi l'œuf. Si la couleur de la peau ne signifiait rien socialement avant l'esclavage des Noirs, comment aurait-elle pu véhiculer des sentiments positifs ou négatifs ? Comment discriminer selon un critère qui ne permet pas de discriminer, sauf à l'endroit des gens qu'on ne rencontre presque jamais ?

Parfois, cette sorte d'impasse s'accompagne d'un partenaire silencieux, un non-dit. Nous considérons le colorisme comme un type d'ethnocentrisme, une manière de distinguer entre le Nous et les Autres. C'est la finalité que nous connaissons aujourd'hui. Mais l'Européen ancien aurait pu en connaître une autre, comme le suggère Winthrop Jordan lui-même pour trancher la question de la poule ou de l'œuf : le colorisme aurait précédé l'esclavage des Noirs, mais sous une autre forme⁵ :

De plus, la blancheur comportait une signification particulière pour les Anglais de l'ère élisabéthaine : c'était, surtout lorsqu'on la complétait par le rouge, la couleur de la beauté humaine parfaite, spécialement de la beauté *féminine*. Cet idéal était déjà vieux de plusieurs siècles à l'époque d'Élisabeth, et cette dernière en était l'incarnation même : ses joues étaient des « roses dans un parterre de lys » [...] Il était important, bien que de façon incalculable, que la découverte par les Anglais des Africains noirs soit survenue à un moment où la norme acceptée de la beauté idéale était un teint clair de rose et de blanc. Non seulement les Noirs ne correspondaient-ils

4. J. Devisse et M. Mollat (dir.), *L'image du Noir dans l'art occidental*, vol. II, Paris : Bibliothèque des arts, 1979.

5. Jordan, 1968, p. 8-9.

pas à cet idéal, mais ils semblaient l'image même de sa négation perverse.

LA COULEUR DE LA PEAU, LA FÉMINITÉ ET LA VIRILITÉ

Avant l'ouverture de leur continent sur le monde, les Européens décrivaient la couleur de la peau selon les teints qu'ils voyaient parmi eux-mêmes, c'est-à-dire un spectre de pigmentation limité. Ils parlaient de la peau « blanche », « brune » ou « noire », là où nous disons la peau claire, mate ou foncée. Puis, toujours à l'encontre de la manière actuelle, ces teints désignaient plutôt des individus que des ethnies : un blanc était quelqu'un au teint clair ; un noir, quelqu'un au teint foncé. Cette façon de voir subsiste dans des noms de famille qui indiquaient autrefois les gradations pigmentaires d'une seule population, comme Leblanc, Lebrun et Lenoir chez les Français, White, Brown et Black chez les Anglais ou Weiss, Braun et Schwartz chez les Allemands.

En fait, ces Européens n'avaient pas conscience d'appartenir à une « race blanche », ne fût-ce que faute de connaître d'autres races. Cette ignorance les sensibilisait aux différences de couleur entre eux, surtout entre les sexes.

La peau blanche appartenait aux femmes⁶ :

Le teint blanc semble aussi avoir été marqué de féminité. C'est en tout cas ce que suggèrent tant de tableaux à thèmes mythologiques, où les femmes sont systématiquement plus blanches que les hommes. Liébault (1582) le dit très explicitement : « Le teint délicat se voit plus souvent aux femmes qu'aux hommes. »

De fait, la femme possède une peau moins pourvue de mélanine et d'hémoglobine, ce qui la rend claire par rapport au teint

6. M.C. Phan et J.-L. Flandrin, « Les métamorphoses de la beauté féminine », *L'Histoire*, 68 : 48-57, 1984.

Selon un dicton espagnol de l'époque, trois couleurs définissaient la femme parfaite :

trois choses blanches : la peau, les dents et les mains ;

trois noires : les yeux, les sourcils et les paupières ;

trois rouges : les lèvres, les joues et les ongles.

Brantôme, *Les Dames galantes*, Paris : Gallimard, 1981, p. 242.

brun-rouge de l'homme⁷. Ce caractère sexuel se manifeste dès la puberté, en même temps que les autres changements cutanés de cet âge, quoique certaines femmes l'accroissent en se mettant des fards ou en évitant le soleil⁸.

Le teint féminin se remarque non seulement dans la peinture du Moyen Âge, mais aussi dans la littérature. On décrit ainsi l'héroïne du roman *Aucassin et Nicolette* : « les fleurs des marguerites, que ses pieds brisaient au passage et qui retombaient sur eux étaient toutes noires auprès de ses pieds et de ses jambes, tant était blanche la fillette. » Après, en essayant de se faire passer pour un jongleur, métier d'homme, elle s'habille en tunique et culotte, puis s'assombrit le visage⁹. Les écrits d'alors célèbrent la femme en la comparant à tout ce qui est blanc, soit l'ivoire, l'hermine, le cygne, la perle, la fleur de lis, la fleur d'épine et, surtout, la neige. Dans *Perceval le Gallois* (env. XI^e siècle), la neige entachée de sang évoque le souvenir d'une chère amie¹⁰ :

Quand il vit la neige tassée à l'endroit et le sang tout autour, il s'appuya sur sa lance pour regarder cette apparence étrange : le sang et la neige ainsi rapprochés lui rappellent les vives couleurs de Blanchefleur son amie. Il y pense si volontiers qu'il oublie où il est. Comme en la face de son amie le vermeil ressortait sur le blanc, ainsi les trois gouttes de sang se détachent sur la blancheur de la neige. Et l'idée lui plaît tant qu'à force de regarder, il croit bien vraiment contempler le teint si frais de son amie, la belle.

Le même roman dépeint une femme moins belle d'une couleur plus sombre¹¹ :

[...] jamais créature plus souverainement laide ne s'est montrée même en enfer. Jamais vous ne vîtes métal si grisâtre que son cou et ses mains ne le fussent davantage.

Il s'agit apparemment d'une norme féminine ; c'est d'ailleurs l'opinion des spécialistes de la vieille littérature française¹² :

7. Voir le chapitre 6, « La pigmentation constitutive ».

8. Voir le chapitre 6, « L'accentuation culturelle ».

9. *Aucassin et Nicolette*, Poèmes et récits de la vieille France, n° 18, Paris : E. De Bocard, 1964, chap. XII, XXXVIII.

10. Chrétien de Troyes, *Perceval le Gallois ou le conte du Graal*, Paris : Stock, 1947, p. 98.

11. *Idem*, p. 109.

12. A.M. Colby, *The Portrait in Twelfth-Century French Literature*, Genève : Droz, 1965, p. 4, 59.

L'adjectif *cler* désigne la radiance du visage, peu importe que l'on souligne la rougeur, la blancheur ou les deux. Ce caractère est plus important chez la femme que chez l'homme. La blancheur de la poitrine ou des seins, dénommés respectivement la *pis* ou la *peitrine*, est mise en évidence dans les portraits d'un seul homme et de quatre femmes; on la compare à celle de l'hermine, de la neige fraîche, d'un lys et d'une fleur d'aubépine.

de la vieille littérature allemande¹³:

On aimait le front courbé et blanc; le nez assez long, pas large, pas crochu, mais droit ou un peu courbé; le menton rond, blanc comme l'ivoire, comme la neige ou comme les lys et orné d'une fossette; le cou rond, pas trop long et pas trop large, d'une telle blancheur fine que le vin rouge qu'elle boit transparait à travers la peau. Également blanches sont les épaules et la nuque, qui s'effile doucement et délicatement de haut en bas. L'idéal féminin exigeait des bras doux, blancs, ronds et assez longs et des mains bien formées, douces et blanches comme l'hermine ou la neige.

ainsi que de la vieille littérature anglaise¹⁴:

La peau des belles femmes et des beaux enfants doit être lisse, sans défaut, douce comme la soie et, surtout, d'une blancheur rayonnante. [...] L'adjectif *white* est très souvent employé pour décrire de belles femmes et de beaux enfants, ainsi que de beaux hommes. Ce mot est synonyme de beau et, la plupart du temps, utilisé seul, sert probablement à décrire la peau en général.

Cette norme figure aussi dans la tradition orale, comme en témoignent des récits transmis verbalement jusqu'à nos jours¹⁵. Un

13. K. Weinholt, *Die Deutschen Frauen in dem Mittelalter*, Vienne: Druck und Verlag von Carl Gerald's Sohn, 1882, p. 226-227.

14. W.C. Curry, *The Middle English Ideal of Beauty; as found in the Metrical Romances, Chronicles, and Legends of the XIII, XIV, and XV Centuries*, Baltimore: J.H. Furst, 1916, p. 80.

15. F.J. Child, *The English and Scottish Popular Ballads*, New York: Dover, 1965, vol. 1, p. 86; vol. 2, p. 183, 363, 399-400.

W.E. Mead, «Color in the English and Scottish Popular Ballads», dans F.J. Furnivall (dir.), *An English Miscellany*, New York: Benjamin Blom, 1969, p. 321-334.

E. Martinengo-Cesaresco, *Essays in the Study of Folk-Songs*, Londres: Redway, 1886, p. 106, 136-137, 139-140, 169.

B. Bartok et A.B. Lord, *Serbo-Croatian Folk Songs*, New York: Colombia University Press, 1951, p. 269, 279, 287, 293-297, 303, 305, 319, 357, 405, 421.

motif récurrent relie l'image de la femme parfaite à un incident fortuit où s'entremêlent le blanc, le rouge et, parfois, le noir¹⁶ :

Il était une fois, en plein hiver, quand les flocons descendaient du ciel comme des plumes et du duvet, une reine qui était assise et cousait devant une fenêtre qui avait un encadrement de bois d'ébène, noir et profond. Et tandis qu'elle cousait négligemment, tout en regardant la belle neige au dehors, la reine se piqua le doigt avec son aiguille et trois petites gouttes de sang tombèrent sur la neige. C'était si beau, ce rouge sur la neige, qu'en le voyant la reine songea : « Oh ! si je pouvais avoir un enfant aussi blanc que la neige, aussi vermeil que le sang et aussi noir de cheveux que l'ébène de cette fenêtre ! » Bientôt après, elle eut une petite fille qui était blanche comme la neige, vermeille comme le sang et noire de cheveux comme le bois d'ébène, et Blanche-Neige fut son nom à cause de cela.

Évidemment, c'est le conte bien connu. Ce motif imprègne le folklore un peu partout en Europe et même en Asie et en Afrique du Nord, signe de son origine ancienne ainsi que de sa résonance avec les valeurs esthétiques de plusieurs aires culturelles¹⁷.

S'écarter de cette norme, c'était s'attirer le mépris. Une vieille ballade scandinave raconte les propos tenus à l'égard d'une jeune fille de teint sombre : « Lave-toi toute la journée, tu ne seras pas plus blanche que Dieu t'a faite. Lave-toi autant qu'il te plaira, jamais tu

B. Bartok, *Rumanian Folk Music*, vol. III, La Haye: Martinus Nijhoff, 1967, p. 41, 45, 47, 61, 73, 83, 117, 119, 129, 149, 163-165, 167, 199, 233, 415, 513, 565.

16. J. Grimm et W. Grimm, *Les Contes*, Paris: Flammarion, 1967, p. 299.

17. E. Cosquin, *Les contes indiens et l'Occident*, Paris: Librairie ancienne Honoré Champion, 1922, p. 1-9, 218-246.

Un motif apparenté concerne la création d'une belle femme à partir de la neige. On en trouve des exemples en Russie et au Japon :

E.M. Almedingen, *Russian Fairy Tales*, Londres: Frederick Muller Ltd., 1957, p. 93-105.

K. Seki, *Folktales of Japan*, Chicago: The University of Chicago Press, 1963, p. 81-82.

Enfin, le motif de la « femme-cygne », où une belle femme se transforme à volonté en cygne, est attesté partout en Eurasie et même chez les Inuits de l'Amérique du Nord.

S. Thompson, *Motif-Index of Folk-Literature*, Bloomington et Londres: Indiana University Press, 1975, vol. II, p. 34, 61.

n'auras d'amant¹⁸. » On dépasse la taquinerie dans la ballade écossaise *Lord Thomas and Fair Annet*: Thomas s'apprête à épouser une femme riche et de peau brune lorsque Fair Annet, pauvre mais blanche, se présente à la chapelle; il délaisse alors sa promesse pour la nouvelle arrivée. Sur ce, les deux femmes échangent des mots vifs¹⁹:

La femme de couleur noisette se met à parler fort, animée d'un grand dépit: «Et où as-tu trouvé cette eau de rose qui te rend si blanche?»

«Oh, j'ai trouvé cette eau de rose là où tu n'en trouveras aucune, car cette eau de rose je l'ai eue dans le ventre de ma mère.»

En colère, la brune poignarde Annet à mort; alors Thomas la tue avant de s'ôter la vie lui-même. Un lecteur moderne penserait à la haine raciale. Pourtant, ce drame ne met en scène que des personnes de souche écossaise.

Chez l'homme, la peau foncée semble moins stigmatisée. En fait, il existe une certaine ambivalence. Est beau celui au teint clair; viril et fort, celui au teint brun. La dixième marque d'un chevalier de «fort courage» exige de lui «une couleur brune sur tout le corps», qualité dont se vantent nombre de chevaliers anglais dénommés *the brown*. De même, Merlin l'Enchanteur est décrit comme grand, brun et audacieux. Mais quelque partagés que soient les sentiments envers le teint brun chez un homme, le teint noir est en définitive laid et terrifiant. Voilà la couleur des êtres malicieux: géants, démons, sorciers, fils de Satan et autres créatures réelles ou imaginaires²⁰.

LA COULEUR DE LA PEAU ET LES RELATIONS ETHNIQUES

Dans cette vieille Europe, le colorisme se cristallisait rarement le long d'un clivage ethnique. C'était pourtant le cas avec trois groupes venus de l'extérieur du continent, soit les Sarrasins, les

18. Child, 1965, vol. 1, p. 120.

19. *Idem*, vol. 2, p. 183.

20. Curry, 1916, p. 86-90.

Colby, 1965, p. 85-87.

Tartares et les Juifs. Dans ces trois cas, nous allons le voir, la couleur de la peau servait à identifier l'Autre et à le dénigrer.

D'abord, les Sarrasins. Leur teint est souligné par les troubadours chantant les exploits des chevaliers chrétiens. *La Chanson de Roland* dépeint le perfide Abisme comme « aussi noir que poix fondue ». Les Turcs sont « plus noirs que poix ou encre » dans *La Chanson d'Aspremont*. *Rouland and Vernagu* nous offre un géant sarrasin *loathly* et *swart as pitch*. Un autre Sarrasin *black* et *loathly* figure dans *Ferumbras*²¹. Il se peut que le mot « noir » reflète un désir de caricaturer l'ennemi ; n'oublions pas non plus le sens relatif que ce terme comportait autrefois. Cela dit, *La Chanson de Roland* mentionne la présence des Africains noirs parmi les Sarrasins²² :

De quoi sert leur dérouté ? Si Marsile s'est enfui, son oncle est resté, Marganice, qui tient Carthage et l'Éthiopie, une terre maudite : il a en sa seigneurie l'engeance des Noirs [...] Quand Roland voit la gent maudite, qui est plus noire que l'encre et qui n'a rien de blanc que les dents, il dit : « Je le sais maintenant en vérité, c'est aujourd'hui que nous mourrons. »

Passons aux Tartares, nation turco-mongole habitant les steppes au nord de la mer Noire. Dans un roman du XIV^e siècle, *Le Roi de Tars*, une chrétienne épouse un khan tartare et, par la suite, donne naissance à une masse de chair sans vie et informe. Le père, ayant prié en vain ses dieux païens, consent à faire baptiser la chair, laquelle devient aussitôt un beau garçon. Alors, il se convertit, sa peau devenant blanche dans l'eau baptismale. Même symbolique dans deux autres chroniques de la même période : un khan prend une concubine chrétienne qui lui donne un fils blanc d'un côté et noir de l'autre ; au baptême, l'enfant émerge de l'eau, blanc des deux côtés²³.

21. W.W. Comfort, « The Saracens in Christian Poetry », *The Dublin Review*, 149 : 23-48.

Curry, 1916, p. 89.

D. Metlitzki, *The Matter of Araby in Medieval England*, New Haven et Londres : Yale University Press, 1977, p. 192-197.

22. J. Bédier (dir.), *La Chanson de Roland*, Paris : L'Édition d'art H. Piazza, 1931, p. 143-144.

23. L.H. Hornstein, « New analogues to the King of Tars », *Modern Language Review*, 36 : 433-442, 1941.

Enfin, une certaine conscience de couleur imprègne l'anti-sémitisme médiéval, dont témoigne ce dialogue du XIII^e siècle entre un rabbin et un Juif apostat²⁴:

Apostat – «Vous êtes plus laids que tous les hommes qui sont sur la terre, tandis que les gens de notre peuple [chrétien] sont fort beaux.»

R. Nathan – «Les pruneaux qui croissent sur les haies [et qui sont noirs] de quelle fleur sortent-ils?»

Apostat – «D'une fleur blanche...»

R. Nathan – «Eh bien! nous autres Juifs, nous sommes issus d'une source pure et blanche, c'est pour cela que notre figure est noire; mais vous, vous sortez d'une source rouge et impure, c'est pour cela que vous avez le teint blond et haut en couleur. Mais le véritable motif est que nous sommes dans la servitude.»

Dans un autre texte, un chrétien reproche à un Juif d'être «noir et laid, et pas du tout blanc comme le reste de l'humanité²⁵».

Ce colorisme ethnique demeure localisé ou épisodique jusqu'au décroissement de l'Europe qui s'amorce au XIV^e siècle. D'une part, le commerce avec l'Orient croît; d'autre part, une immigration s'organise pour combler les pertes de la peste noire, surtout dans le sud de l'Europe, plus riche et plus accessible par les voies maritimes. En 1363, Florence autorise la venue des esclaves sur une grande échelle, majoritairement des Tartares et des Slaves provenant des rives de la mer Noire²⁶.

On les juge selon la couleur de leur peau. Cet aspect l'emporte sur tout autre; certains actes de vente ne mentionnent que si l'esclave est blanc, olivâtre ou noir²⁷. Quant au prix, c'est encore la couleur qui joue: les plus chers sont les Circassiens et les Russes, surtout les femmes; viennent ensuite les Tartares, les Maures blancs et, enfin, les Maures noirs. Ces écarts de prix ne semblent pas dus à des différences de productivité. Dans une lettre de l'époque, une

24. B. Blumenkranz, *Le Juif médiéval au miroir de l'art chrétien*, Paris: Études augustiniennes, 1966, p. 21.

25. *Idem*, p. 140.

26. I. Origo, «The domestic enemy: The eastern slaves in Tuscany in the 14th and 15th Centuries», *Speculum*, 30: 321-366, 1955.

27. C. Verlinden, *L'Esclavage dans l'Europe médiévale*, vol. II, Gent: Rijksuniversiteit te Gent, 1977, p. 142, 156-157, 467-474, 916.

Italienne conseille à son fils d'acheter un Tartare, puisque ces gens sont « robustes et faits pour le travail ardu ». Cependant, « les rouges – c'est-à-dire, les Russes – sont d'un teint plus beau et plus attrayant²⁸ ». Notons en passant que le mot « rouge » signifie ici un teint si clair que le sang est le seul pigment visible.

Au cours du XV^e siècle, on accède de moins en moins facilement aux marchés d'esclaves de la mer Noire, surtout lorsque les Turcs s'emparent de Constantinople en 1453 et les Tartares de Caffa en 1494. Il faut se réorienter vers d'autres sources. L'Afrique subsaharienne, jusqu'alors peu importante, fournit de plus en plus d'esclaves par l'entremise des marchands maures. Puis, à partir de 1460, ces « Maures noirs » arrivent via une liaison directe que les Portugais assurent par l'Atlantique. Leur présence s'accroît en Catalogne, au sud de la France, à Gênes, à Venise et ailleurs dans le bassin méditerranéen, atteignant vers la fin du XV^e siècle une proportion de 83 % des esclaves au royaume de Naples²⁹.

Généralement affectés aux tâches domestiques, on les occupe également sur des vignobles, de petites fermes et des plantations de canne à sucre. C'est sur ces dernières que, se trouvant en grand nombre, ils suscitent le plus de peur. À Majorque, où ils constituent de 18 à 36 % de la population, le code pénal de 1406 leur interdit de se réunir en groupes de plus de deux personnes, de porter des armes ou de sortir la nuit. À l'esclave qui brise le couvre-feu, on donne cent coups de fouet. À celui qui porte des armes, c'est le même châtiment pour la première offense, la flagellation sans pitié pour la deuxième et l'amputation d'un pied pour la troisième. Quant aux rassemblements de plus de deux personnes, c'est cinquante coups de fouet pour la première offense, cent coups pour la deuxième et la flagellation sans pitié pour la troisième. À l'aube de la découverte de l'Amérique, les fondements de l'esclavage colonial sont déjà en place : des plantations exigeant de nombreux travailleurs asservis, dont surtout

28. *Idem*, p. 517, 519. « Le sexe, la race et la couleur comptent également, la femme valant plus que l'homme, la Russe blanche plus que la Tartare jaune ou la négresse. »

29. R. Pike, « Seville society in the 16th century: slaves and freedmen », *Hispanic American Historical Review*, 47: 344-359, 1967. Verlinden, 1977, p. 353-354.